

Alger ce 1^{er} Mars 1947

Je ne veux pas, mon Oncle,
vous laisser croire que le
léger accident qui m'arrivera
en avril fut la seule cause
de mon long silence. Je
préfère vous avouer franche-
ment que si vous êtes blessé
au rif par le ton de notre der-
nière lettre. Vous m'avez mal
jugée et si le regrette mais
après réflexion je ne vous en sers
plus: vous ne me connaissez pas
Je ne suis ni une petite
parisienne détraquée, ni une
petite personne qui veut "faire
de la littérature" Je ne dis
jamais une chose sans la
penser sincèrement, mais

Je ne peux la penser sans la
dire cela a de bien gros inconvé-
nients j'en ai fait souvent
l'expérience sans arriver à prendre
l'habitude de dissimuler. Si vous
m'êtes indifférent, vous pourriez
avoir de moi l'opinion qu'il
vous plairait cela me serait
parfaitement égal. Au fond,
pourquoi ai-je de l'offense
pour vous? Je n'en sais rien...
mais le fait est là. On ne saurait
empêcher le soleil de briller ni le
cœur d'aimer puisque l'un et
l'autre sont faits pour cela.

J'aurais voulu répondre
plus tôt à votre dernière lettre
mais nous avons été si occupés
et j'ai tellement peur de vous
importuner. Marcel n'est pas

encore malade Papa veut d'être
très malade et nous ne sommes
pas encore rassurés La
fièvre persiste Marcel est empêché
de nous depuis trois semaines
mais il va probablement se
rétablir le 11 courant Papa ne
pourra pas entreprendre le voyage
et cela nous enlève un peu de
notre joie, mais le mariage
ne peut être différé davantage,
Marcel étant obligé de reprendre
son poste. Il ne pourra ensuite
faire que de courtes absences, son
voyage terminé.

Depuis trois jours il fait un
temps épouvantable la pluie
cause d'importants dégâts et
même de mortels accidents.

Je termine ma lettre en peu
à la hâte, il est 10 heures et on
ne me permet pas de veiller
En attendant de vos bonnes
nouvelles je vous embrasse
très affectueusement

Lucien